

Urgences



Trois lettres

Marguerite Yourcenar

Numéro 20, mai 1988

Appellation contrôlée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025483ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025483ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Yourcenar, M. (1988). Trois lettres. *Urgences*, (20), 51–61.
<https://doi.org/10.7202/025483ar>

MARGUERITE YOURCENAR

Trois lettres

Ndlr

Les trois lettres que nous publions ici ont été envoyées par Marguerite Yourcenar (1903-1987) en 1963 à Jean-Louis Côté (1942-1986) et André Desjardins (1943-), puis en 1981, à André Desjardins, chancelier du diocèse de Rimouski.

Elles font partie d'un groupe de lettres, cartes et billets — plus d'une trentaine — écrits par Marguerite Yourcenar à André Desjardins, principalement entre 1977 et 1983.

Nous avons fait quelques inévitables corrections d'ordre orthographique et grammatical et nous avons aussi joint quelques indispensables notes.

en dépit du temps affreux qui favorise
les habituelles allergies bronchiales.

J'ai passé une partie de l'après-midi
à feuilletter l'album qui est décidément
un don, comme le diable au seigneur.
C'est un don royal. Plus que tout
m'importe fait. être ces signes de bé,
symbole d'imitation qui pourrait être
un symbole chrétien.

Amicalement à vous,
à bon travail,

Marguerite Soucey

- c'est beau, dans une page d'un
livre sur le Duché d'Alençon, ce qui est
révélé contre ceux qui croient "pi m se
consola" en faisant à la douleur des
autres. Vous avez vous même noté avec
approbation, en marge, cette protestation, comme
vous avez noté la confiance faite aux
chiens. Nous sommes d'accord.

Petite Plaisance
Northeast Harbor
Maine USA

6 janvier 1963

M. Jean-Louis Cit.,*
M. André
6 rue Rouleau,
Rimouski,
Province de Québec
Canada

Messieurs,

Depuis plus de six mois que j'ai reçu votre lettre**, je n'ai pas cessé d'y penser, sans pourtant trouver le temps d'y répondre. Est-il trop tard pour le faire? Je ne vais pas, pour commencer, m'excuser de ce long délai, parce que ce délai même est caractéristique d'une vie de plus en plus encombrée de travail, qui est à coup sûr la vie que vous allez vivre, si vous restez fidèles à vos résolutions et à vos projets. Je tiens seulement, d'abord, à vous remercier, parce que, si, d'une part, l'un de mes livres (*les Mémoires d'Hadrien*) semble vous avoir apporté un encouragement, une lettre comme la vôtre, d'autre part, représente pour l'écrivain un véritable repayement, un réconfort dans les moments où, aux prises avec un travail difficile, il lui arrive de se demander s'il atteint réellement ses lecteurs et s'il peut d'une manière ou de l'autre leur être utile.

Vous m'indiquez, en quelques lignes, votre désir de «faire retrouver aux hommes le goût de la grandeur». Grand projet, mais il est beau d'avoir de grands projets à vingt ans, et je dis ceci sans sourire, car, loin de croire que vous aurez à en rabattre, je vous conseille de garder de telles ambitions toute la vie. Mais voyons où vous en êtes pour le moment: vous m'apprenez que vous «achevez de perdre le meilleur temps» de votre vie à faire ce qu'on appelle le cours classique, où le grec, le latin, l'histoire, les lettres française vous sont «enseignés par des personnes qui n'en ont pas le premier mot et qui en vantent l'inutilité». (Laissez-moi tout de suite faire le pédant et glisser deux petites corrections — car il n'y a pas de petites corrections —: il aurait fallu dire «qui n'en savent pas le premier mot et qui en proclament l'inutilité.») Je comprends combien cela est pénible, et peut pousser à la révolte, au cynisme, au découragement. Mais rien n'est plus commun que d'aborder les grands livres et les grandes choses par

l'intermédiaire de maîtres médiocres: l'enseignement de nos jours, et peut-être de tous temps, semble ou a semblé à beaucoup de natures faibles ou timides offrir un choix de positions sûres; ces gens se trompent, car la véritable vocation d'instructeur est une vocation héroïque, mais c'est ce qui explique qu'il y ait dans le monde de l'enseignement tant de médiocres. Mais il y a peu d'êtres dont on ne puisse apprendre quelque chose; à tout mettre au pis, vous pouvez apprendre d'eux à ne pas leur ressembler.

Ce que vous pouvez faire aussi — et trop d'étudiants ne s'en doutent pas —, c'est d'apprendre beaucoup plus que vos maîtres ne vous enseignent: il dépend de vous de beaucoup lire, de bien lire, de beaucoup travailler, de bien travailler. Si vous faites de la sorte, vous n'aurez pas le sentiment «d'achever de perdre le meilleur temps» de votre vie, à supposer que la vingtième année soit pour chacun de nous le meilleur temps de la vie. L'est-elle? La doctrine catholique place l'âge le plus parfait pour l'être humain vers la trentième année, et il y a beaucoup à dire pour (et aussi contre) cette vue. J'ai cinquante-neuf ans. En ce qui me concerne, le meilleur temps de la vie sera peut-être les prochaines vingt années (si j'ai à les vivre), je veux dire l'époque où délestée de beaucoup de choses, ayant appris à en connaître un certain nombre, je pourrai commencer à utiliser l'expérience passée, et peut-être dans certains domaines à aller plus loin ou plus profondément qu'autrefois. De toute façon, pour en revenir à vous, vos années d'études vous ont déjà beaucoup appris, puisqu'elles vous ont permis de mesurer la médiocrité ou la bassesse de certains aspects du monde qui nous entoure, et que la plupart de nos contemporains accepte sans y réfléchir. Votre lettre est en elle-même une preuve de la valeur de l'éducation «classique», du moment que la lecture de la littérature et de l'histoire vous fournissent en termes de comportement humain, une chance de comparaison et de jugement.

«Comment faire retrouver le goût des grandes choses et des actions admirables», me demandez-vous. C'est là aussi ce que se demandent tous les éducateurs, les prédicateurs, et les écrivains qui méritent ce nom. Mais il faut d'abord s'entendre. Qu'est-ce qu'une grande chose et qu'une action admirable, et est-il sûr que nos contemporains en aient perdu le goût? L'amateur de football qui acclame son héros est sensible à une sorte de grandeur rudimentaire, la seule qu'il connaisse; Hitler, Mussolini, Staline, ont cru faire de grandes choses, et, dans un sens détestable du mot, ils ont eu raison; l'américain des États du Sud qui empêche par la force un enfant noir d'entrer à l'école croit accomplir une action admirable et défendre l'intégrité de la race blanche. L'astronaute dans sa capsule de métal est considéré comme un héros, et l'est en effet, même si cet enthousiasme «scientifique»

cache dans l'immense majorité des cas la vieille agressivité et la vieille avidité humaines transportées seulement par delà les limites de la terre. Je pourrais multiplier les exemples; ce serait inutile. La fausse grandeur cache la vraie. En réalité, les grandes choses et les actions admirables sont faites des qualités et des vertus les plus simples, mais poussées aussi loin que la faiblesse humaine peut les pousser. C'est donc l'équité, le courage, l'intégrité, la modestie, la bonté, en matière morale, l'exactitude, la justesse, la sincérité en matière intellectuelle, que nous devons essayer d'inculquer aux autres, et surtout d'apprendre à reconnaître et à pratiquer nous-mêmes. C'est par ce que vous êtes que vous agirez sur autrui, et le plus important est donc de continuer à vous développer vous-mêmes.

Je ne veux pas que cette lettre tourne au sermon, et ne ferai qu'une dernière remarque: vous avez bien raison de vous retourner vers les grands hommes du passé qui sont nos exemples et nos guides, mais il ne faudrait pas que notre juste découragement à l'égard de tant d'aspects du monde moderne fasse de nous des idolâtres du passé. Le mal comme le bien d'aujourd'hui a ses racines dans hier. Des grands hommes que vous citez, la plupart ont eu leurs tares, et tous ont assisté à des spectacles presque aussi désespérants que ceux que nous avons souvent sous les yeux. Cicéron a été parfois un politicien retors, et il a vécu dans les années les plus brillantes, mais aussi les plus politiquement corrompues et les plus brutales de la fin de la République, avant de mourir victime de l'épouvantable proscription d'Octave; Marc-Aurèle est l'une des âmes les plus nobles qui aient passé sur la terre, mais son sage et profond désabusement tourne souvent à une sorte de morne atonie; son acceptation religieuse de l'ordre des choses lui a parfois fait accepter comme inévitables ou nécessaires les errements de son temps (comme nous le faisons de ceux du nôtre); sa faiblesse à l'égard des affections naturelles (sa femme, son fils, son frère adoptif) l'ont compromis dans l'erreur et l'abus dont il essayait si admirablement de se dégager; il est responsable pour les pires persécutions des minorités chrétiennes, il a initié moins de réformes utiles que des empereurs moins sages, et le monde relativement calme où il a vécu était immédiatement promis à un sombre avenir. Bossuet est l'une des plus puissantes et des plus massives personnalités religieuses que la France ait produites dans l'ordre religieux, mais je ne vous apprend pas qu'il a eu ses compromissions à l'égard du pouvoir royal, ses duretés inexcusables envers les dissidents et les hérétiques, et que son littéralisme religieux a dû sembler retardataire à nombre de ses grands contemporains eux-mêmes; enfin, s'il a assisté à des «actions admirables», il en a aussi vu perpétrer d'odieuses. Il en va de même de la littérature proprement dite; les grands ouvrages du passé sont certes très supérieurs aux pauvres productions d'aujourd'hui, mais cela tient

en partie à ce que nous n'apercevons du passé que les sommets, et que les oeuvres médiocres sont tombées dans l'oubli. Certes, nous ne pouvons recueillir trop soigneusement toutes les grandes pensées et les grands exemples d'autrefois pour nous instruire et nous encourager, pour nous mettre en garde contre les préjugés de notre propre temps et contre nous-mêmes, mais ne comptons nulle part sur des modèles définitifs et des guides sûrs. C'est à nous chaque fois d'essayer de faire à notre manière aussi bien ou un peu mieux.

Je finis en vous signalant vos propres privilèges: vous recevez une éducation libérale (ou du moins les rudiments de celle-ci) à une époque où tant de gens sont trop ignorants pour s'apercevoir de ce qui intellectuellement leur manque; vous êtes deux amis capables me dites-vous de partager des mêmes idées, de vous soutenir (et, dites-vous, de vous critiquer) l'un l'autre. La longueur même de ma lettre (qui représente de ma part le don d'une journée de travail) est la preuve de l'intérêt que je vous porte, ou plutôt, par delà vous, que je porte à la jeunesse d'aujourd'hui, en proie à des difficultés que je ne minimise pas. Vos intentions me touchent par ce qu'elles ont d'essentiellement noble. Si, plus tard, mettons dans un an, ou dans deux, vous souhaitez, pour «faire le point», communiquer à un auditeur désintéressé vos progrès ou vos problèmes, c'est avec un sincère intérêt que je recevrai de vos nouvelles. Laissez-moi dès maintenant vous assurer de tous mes vœux pour votre avenir, et de tous mes meilleurs sentiments,

Marguerite Yourcenar

P.S. Je n'ignore pas que ce que vous souhaitiez de moi, c'était le récit de ma vie. Mais pas plus que n'importe qui, je ne suis à donner en exemple, et, même si je l'étais, je ne pourrais pas être mon propre Plutarque, ou encore résumer pour vous en quelques lignes mes «mémoires» ou mes «confessions». Tout ce que je puis dire (et vous vous en doutez déjà) c'est qu'une existence consacrée en effet en grande partie à essayer de réaliser des ambitions littéraires (et, plus secrètement, spirituelles) a souvent de mauvais et bien souvent de très difficiles moments, et que tout parfois semble se liguer contre nos progrès, aussi bien en nous qu'autour de nous, mais qu'elle a aussi ses infinies compensations et ses solides joies. Pour vous citer deux poètes modernes, je répéterai avec Aragon (qui lui, parlait d'autre chose, et du courage politique): «... Et si c'était à refaire,/ Je referais ce chemin...». Et avec Rainer-Maria Rilke, qui écrit ce poème en français sur la fin de sa vie: «... On se décide pour la médaille/Ou pour les roses...»

Vous m'excuserez si la suscription de cette lettre laisse en blanc un nom et peut-être en orthographe inexactement un autre. Mais vos écritures m'ont laissée quelque peu dans l'incertitude. Voici un des premiers efforts que je vous conseille de faire: tâchez toujours, en écrivant, d'éviter à votre correspondant une difficulté ou une hésitation.

* Pour la transcription de ces deux noms (Jean-Louis Côté et André Desjardins), voir le dernier paragraphe de la lettre.

** En réponse, donc, à une lettre envoyée vers juin 1962.

6 rue Pavée
Paris 75004

21 avril 1981

Cher Chancelier,

Votre lettre m'a fait très grand plaisir. Avec un message de Cioran*, c'est ce qu'on m'a écrit de plus pertinent et de plus beau au sujet de Mishima. Vous avez parfaitement raison de rapprocher sa notion du vide de celle de Schopenhauer, et le terme d'intégrisme religieux convient en effet très bien. Hélas, en France, du moins dans la France officielle de la télévision, des promoteurs, des élections aux clichés usés jusqu'à la corde, des restaurants gastronomiques et de l'érotisme industrialisé, il semble que les gens ne conçoivent même plus de notions de cette sorte. Le *Mishima*** est un étonnant succès de vente, mais seulement, je suppose, à cause du battage fait autour de mon nom.

Le séjour au Maroc a été admirable; tout y a été presque mythologiquement beau. L'Espagne où nous avons passé une quinzaine de jours nous a au contraire découragés par le tourisme éhonté, je ne trouve pas d'autre mot, et par une sorte d'hébétude due en partie, je suppose, à la situation politique. Les «agglomérations» poussent autour des villes, et les étranglent, plus laides et plus inhumaines encore qu'ailleurs. Mais je garde un bien beau souvenir des collines d'Altamira, où dorment, devenues heureusement invisibles, les plus anciennes peintures de l'humanité avec celles de Lascaux. Un coucou chantait, ou plutôt appelait, de son appel d'autant plus émouvant pour moi qu'on ne l'entend pas aux États-Unis, et j'en garde des souvenirs mêlés à ceux de certains lieux particulièrement beaux: le Danube en crue, avec des îlots à demi submergés, les champs autour de la Villa Adriana d'autrefois. Une des voix les plus inoubliables du printemps. À quelque vingt kilomètres de là, à Puente-Viesgo, où s'ouvrent dans le rocher d'autres cavernes, si vastes qu'elles sont moins exposées à la pollution, et qu'on en permet encore la visite, j'ai laissé Jerry descendre seul, craignant l'humidité souterraine, et me suis assise sur le parapet dominant la vallée. Cette fois, c'est l'appel des cloches du village (c'était le dimanche des Rameaux) qui est monté jusqu'à moi. Tout se superposait, le christianisme si fortement catholique de la vieille Espagne, et les bêtes de la préhistoire, saisies dans l'instantané par un peintre qui a, ça et là, laissé la trace de sa main sur les parois. («J'y ai superposé la mienne, m'a dit Jerry. Elles étaient

presque identiques.») Nous préparons maintenant notre retour, par la Hollande, où nous repasserons par les mêmes lieux que l'an dernier, et l'Angleterre où nous nous embarquons pour New York et d'où nous rejoindrons Petite Plaisance le 10 mai.

Le discours de réception à l'académie qui a été ma tâche de l'automne dernier vient de paraître. Un tiré à part de l'une des trois nouvelles de *Comme l'eau qui coule* (j'espère finir ce livre à Northeast Harbor cet été) va paraître en juin, ou au plus tard en septembre. La nouvelle d'autrefois, revue par moi (et) dotée d'une postface écrite à Taroudant, au Maroc, s'appelle *Anna, soror...* Il paraît que les employés de la fabrication chez Gallimard se sont demandés les uns aux autres: «soror, qu'est-ce que ça veut dire?» Le latin est définitivement vaincu.

Bien à vous, et avec le regret de vous sentir un peu mélancolique en cette saison de l'année, si lente dans la région où vous êtes.

Marguerite Yourcenar

* Il s'agit d'un message personnellement adressé à Marguerite Yourcenar par Cioran.

** Marguerite Yourcenar: *Mishima ou la vision du vide*, Paris, Gallimard, 1980.

23 mai 1981

Mon cher Chancelier,

J'ai reçu ce matin votre envoi. Merci pour l'album consacré à Alexandre qui, si je comprends bien, est un don, et pour l'ouvrage sur le duc et la duchesse d'Alençon qui vous sera retourné dans quelques jours. Le style, comme vous m'en aviez prévenue, est affreux et fait pour glacer l'émotion du lecteur.

Mais je comprends que ces grands fantômes vous émeuvent. Seulement, un roman tournant autour d'un zouave canadien découvrant Rome, et, je suppose, la vie, est-il le meilleur véhicule pour faire passer jusqu'à nous un peu de la personnalité de Marie-Sophie, — et de celle d'Élisabeth ou de Marie-Charlotte, si vous incluez aussi ces deux femmes? Je me le demande. Mais il faut faire confiance à ceux qui écrivent: les objections ne viennent qu'après.

Peut-être avez-vous raison de dire que je m'éloigne de plus en plus de la littérature. En un certain sens seulement: j'achève *Comme l'eau qui coule* et ce recueil de trois récits paraîtra l'an prochain, j'espère. (Un tiré à part du 1er récit, *Anna, soror*, le seul qui ressemble encore à l'une des nouvelles de *La mort conduit l'attelage*, sera publié cet automne). J'ai, de plus, d'autres projets. Mais il est vrai que les paysages du Maroc, cet hiver, de la Hollande et de l'Angleterre l'automne dernier, et, de nouveau, ce printemps, ont compté pour moi plus que les problèmes de l'écriture, et qu'ici même une bonne partie de mon temps se passe à pétrir du pain avec Jerry Wilson, ou à planter avec lui le jardin. Mais cet éloignement relatif de la chose écrite ne tient pas seulement à quelques moments heureux; il croît en moi depuis des années, et a grandi prodigieusement du fait même des «succès» et de la «consécration parisienne», de certains contacts littéraires ou mondains, et enfin du raz-de-marée de lettres sottes, démentes, ou insignifiantes qui s'est abattu sur moi. Je vois bien que je ne suis pas inutile à ces gens, qu'il m'arrive dans certains cas de leur rendre du courage (ils le croient, du moins), dans d'autres de les aider à s'accepter. Mais que de malentendus et de futilités dans tout cela! Et combien décevante cette transformation par les média d'une femme — la femme qui a essayé d'exprimer la vie, telle qu'elle la voyait, dans ses livres — en une ennuyeuse et conventionnelle vedette. J'ai renoncé depuis près d'un an à mon abonnement à *l'Argus de la Presse*. Cette pluie de commentaires presque toujours vains me fatiguait et

eût fini par m'excéder de moi-même. Quant à la littérature, je me sens à son égard un peu de la salutaire méfiance du héros de la nouvelle à laquelle je travaille en ce moment: *Un homme obscur*. Mais cette méfiance habitait déjà Hadrien: «Je m'accommoderais fort mal d'un monde sans livres, mais la réalité n'est pas là, parce qu'elle n'y tient pas tout entière.»

La réalité en ce moment, après les années difficiles, est fort douce, en dépit du temps affreux qui favorise les habituelles allergies bronchiales. J'ai passé une partie de l'après-midi à feuilleter l'album qui est décidément un don, comme la dédicace le désigne. C'est un don royal. Plus que tout m'émeuvent peut-être ces épis de blés, symbole démétérien qui pourrait être un symbole chrétien.

Amicalement à vous, et bon travail,

Marguerite Yourcenar

C'est beau, dans une page lue du livre sur la duchesse d'Alençon, ce cri de révolte contre ceux qui croient «qu'on se console» en pensant à la douleur des autres. Vous avez vous même noté avec approbation, en marge, cette protestation, comme vous avez noté la confiance faite aux chiens. Nous sommes d'accord.